

Lôrence Settini

Les yeux fermés

*" Vous avez des yeux faits pour voir plus loin,  
pour obéir à votre besoin de voir plus loin.  
Et que verriez-vous si vous n'étiez que vos yeux ? "*

*" Le rêve ne rêve pas : il est l'au-delà des états où l'on rêve "*

*Joe BOUSQUET  
D'un regard l'autre*

Il faudrait pouvoir écrire comme on pense, les yeux fermés.

C'est ainsi que bien souvent je pense à vous.

Je suis assise et j'écoute ce langage sans mots résonner en moi.

Penser à vous me ramène à l'hiver. Pas une saison, non. Pas le froid qui engloutit, ni la nuit qui gèle tout. Non. Un lieu préservé au fond de moi, un petit creux qui scelle le mystère de ma naissance. Au commencement était l'hiver, au noeud de mes cellules, au gré de mes marées, au vent de mes entrailles. Penser à vous me ramène à ce presque rien de moi, de la chair et du sang, ce moi exactement, avant les gestes, avant la voix. Au commencement était le cri.

La première fois à la vie, j'ai crié, la première fois à l'amour, la première fois à la mort, je crierai encore. Je suis sortie du ventre de ma mère et j'ai crié. Je n'ai pas eu besoin de mots pour dire qui j'étais, pas plus pour dire ce que j'allais attendre du monde. Nue, venant d'un au-delà, d'un autre hiver, seule, pas encore déformée, je savais d'instinct ce que signifiait pour moi d'être en vie, je l'avais déjà rêvé.

Penser à vous me ramène à ce rêve. Le premier rêve, la parole juste avant les mots, la parole juste. Toute ma vie s'est rassemblée lorsque je vous ai vu, elle a pris un sens que je lui connaissais en secret mais que je n'avais jamais nommé. Quelque chose s'est détaché et a glissé à l'intérieur, de l'autre côté de ma peau, comme une longue jouissance mêlée à l'étrangeté de naître, de n'être que soi-même, seul et unique au moment de crier, blotti pourtant quelquefois dans le regard d'un autre, dans ses bras, dans son amour ou son indifférence.

\*

Ni votre amour, ni votre indifférence, nous ne nous connaissons pas. Votre visage seulement et son merveilleux pouvoir

d'émouvoir. Inconnu mais pas tout à fait étranger. Inconnu dans cette vie-là, celle des réveille-matin et des calendriers, des convenances et des explications, des savoir-faire et des habitudes. Inconnu dans cette parade où je vous ai vu pourtant la première fois. C'était l'hiver, il faisait bleu et votre présence a immédiatement trouvé une place dans le va-et-vient de mon existence.

Pas totalement étranger à ma façon de vouloir exister dans ce monde, votre visage ressemble à mon premier rêve et porte tout à la fois, les stigmates d'une vie bien réelle fidèlement reflétée par la façon dont le temps y a écrit son histoire.

Je ne sais rien de votre histoire. Je ne sais rien de ce qui fait votre vie. Quelles habitudes, quelles amours, quelles désillusions ?

Rien de vos goûts et rien de vos couleurs. Rien de vos conquêtes et de vos guerres perdues. Je ne sais rien de tout cela, quelle importance ? Je ne sais rien de tout cela mais je sais que dans votre regard se côtoient l'ombre et la lumière qui accompagnent chacune de nos détresses, chacun de nos agissements, chacune de nos jouissances et chacun de nos sommeils.

Je sais cela, je l'ai vu dans vos yeux faits pour voir plus loin, vos yeux qui regardent tandis que votre corps s'éloigne. Votre extrême présence, votre extrême distance, ce paradoxe dans lequel je me suis engouffrée sans prudence et sans retenue, certaine d'avoir quelque chose à y apprendre de mon propre rapport au monde tel qu'il s'est inscrit au creux de moi ce jour d'hiver originel, guidée par le goût retrouvé de mes fièvres animales.

Par vous, la vie a coulé de nouveau dans mes veines. Des siècles et des siècles de chagrin se sont apaisés, les élans évanouis ont repris conscience et dans ce léger étourdissement, je vous ai désiré.

Mon corps dans sa poche de mémoire avait stocké des milliers de réactions chimiques et de fonctions poétiques que je croyais perdues à tout jamais. C'était sans compter sur le pouvoir des visages inconnus, miroirs muets de nos fantasmes tus qui, sans le savoir, portent une part de nos souvenirs, une part de nos possibles.

À l'impossible nul n'est tenu. Je ne peux pas vivre sans espérer que la vie est ailleurs aussi, dans l'espace débordé de la parole, cet instant où je dis tout : avant les mots / où je rêve tout / au-delà du rêve /

Je passe aux aveux de mes excès.

Aimer pour ce que je ne connais pas.

Gorgée de désirs, attentive à l'invisible, acceptant tout, tenant ma parole au plus près de ma vie, je mets des mots sur les silences et les non-dits, des silences où il y a trop de bruit. Je vis sans m'arrêter, la vie comme elle vient, comme elle va.

Je passe aux aveux de mes fragilités.

Préserver les instants précieux qui me rendent à la vie, garder dans les filets de ma pensée, dans le battement de mes artères, la mémoire des mots d'amour sans calcul.

Il faudrait pouvoir aimer comme on rêve, les yeux fermés.

Passer à l'acte, organiser sa pensée ... l'écriture crée l'illusion, mais vulnérable et incertaine, peut-elle restituer l'exacte vérité ? Il faudrait être capable de ne pas faire de phrases,

d'ouvrir des guillemets et de s'abandonner en vrac - comme je  
me suis retrouvée face à vous - des guillemets qu'il ne faudrait  
jamais fermer pour laisser à sa parole la chance de trouver un  
écho.

"